



i CURSINI

ALIX DENIGER

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Crée par Marcel Duhamel

ALIX DENIGER

I cursini

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Des écrits et des illustrations confirment l'existence du chien corse depuis le XVI^e siècle. Jusqu'au début du XX^e siècle, les bergers corses lui ont confié la garde de leurs troupeaux; mais selon les époques et les besoins des hommes, il a eu de multiples fonctions, notamment comme chasseur.

Après un déclin dû à la concurrence continentale, l'engouement pour cette race locale est revenu dans les années 80.

Le cursinu est par essence le chien polyvalent d'autrefois. Il est docile, fidèle et très attaché à son maître, c'est un chien très fier. Méfiant envers les étrangers, c'est un chien calme, intelligent et équilibré, capable de s'adapter à de nombreuses situations. Tranquille à la maison, il déborde d'énergie et de vivacité quand il est en action.

Depuis plus de quarante ans, la situation politique insulaire est complexe et indécryptable pour le vulgum pecus. La partie émergée de l'iceberg : les vitrines légales des groupes combattants, les autonomistes et indépendantistes dansent le tango du je t'aime moi non plus, au rythme de leurs alliances et de leurs déchirures. Chaque année, les journées de Corte aboutissent à un communiqué à la rhétorique nébuleuse, qui tente de faire la synthèse des revendications de chacun.

En 2007, l'arrivée de Nicolas Sarkozy à la tête de l'État n'a pas été une bonne nouvelle pour les nationalistes, toutes « religions » confondues.

Dès le début de son mandat, les annonces faites au cours du fameux conseil des ministres déconcentré avaient déçu les autonomistes, plus modérés. La satisfaction des revendications des indépendantistes, concernant les prisonniers politiques, semblait donner raison aux plus radicaux. Quant aux clandestins, les arrestations au rythme accéléré déciment leurs rangs, les poussant à commettre toujours plus d'attentats pour continuer à exister et à peser dans le jeu politique insulaire. Le « fonds de commerce » du racket et de la destruction spectaculaire de biens immobiliers appartenant à des continentaux ne suffit plus à faire respecter l'influence des nationalistes à l'Assemblée de Corse. Enfin, si historiquement nationalisme et grand banditisme ont établi un modus vivendi, se tenant mutuellement à distance, le chevauchement des appétits et leur convergence en direction des activités licites les plus lucratives est et sera une source de conflits appelés à se résoudre dans le sang.

Au sein de la Direction centrale des Renseignements généraux existait une section très discrète qui a changé plusieurs fois de nom au fil des années : SR, SORS¹, SNRO. Quelques dizaines d'hommes et de femmes, chargés de rechercher et surveiller les groupes terroristes menaçant le territoire national de l'intérieur. Autonomistes corses, basques, intégristes religieux ou extrémistes politiques.

Jamais sur la photo, s'éclipsant juste avant les interpellations, après des mois de surveillance, leur tableau de chasse impressionnant, tout en haut duquel figura Action Directe, restera très largement méconnu.

Aujourd'hui, la structure née de la fusion désastreuse avec la DST en juillet 2008 a banni tout esprit d'initiative et se caractérise par une pusillanimité et une inertie délétères ; héritages d'une DST sclérosée qui vivait posée sur quelques réussites heureuses comme sur un tas d'or ; abritée derrière le rideau de fumée du secret défense. Les méthodes de travail et l'engagement de policiers qui allaient chercher le renseignement humain sur le terrain grâce à une prise de risque calculée ont été

1. SORS : Section Opérationnelle de Recherches Spécialisées. SNRO : Section Nationale de Recherche Opérationnelle. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

progressivement remplacés par un cloisonnement stérile et une fonctionnarisation des effectifs qui rendent hautement improbable à l'avenir la réalisation de belles affaires.

Le temps s'écoule différemment en Corse. L'âge venant, ma mémoire me joue des tours et j'ai probablement mélangé les sigles, les noms, les affaires et les situations.

ALIX DENIGER

Prologue

Il s'appuie sur la rambarde du balcon, bras tendus. La poitrine et les épaules sont larges, les biceps épais. Il passe une main dans ses cheveux très courts, à peine plus longs que sa barbe poivre et sel de quelques jours. Il est seulement vêtu d'un jean qu'il n'a pas pris la peine de boutonner. La boucle de sa ceinture cliquette contre sa cuisse. L'air frais le fait frissonner, mais il a perdu sa chemise dans la bagarre. Un oiseau chante dans les arbousiers accrochés à la colline où est adossé l'immeuble pompeux, vue sur le golfe et les îles Sanguinaires. Le soleil levant, derrière les montagnes, là-bas dans la plaine orientale, donne une couleur métallique aux eaux de la Méditerranée.

L'homme respire profondément comme pour aspirer un peu de la sérénité de l'instant. Il allume une cigarette, fume lentement, perdu dans ses pensées. Il a mal dormi, ou plutôt peu dormi. Ce n'est pas son lit, pas sa chambre. À peine éveillé, son esprit s'est mis à tourner comme un tambour de machine à laver, mélangeant doutes et emmerdements. Ses muscles sont douloureux et courbatus. Quelques années plus tôt, il n'aurait rien senti. Derrière lui, dans la chambre, un bruit de draps froissés. Vingt-sept ans de perfection fuselée et dorée viennent de se retourner.

Un petit *batéllu de pesca* glisse vers les Sanguinaires en quête de quelques kilos de poissons réservés à ses clients paillotiers. Le diesel

poussif trouble à peine le silence bâti des tout petits bruits de cette fin de nuit. Il ne se lasse pas du spectacle qui lui fait oublier le loyer hors de prix. Quand il était môme, le seul horizon de la chambre qu'il partageait avec ses frères, c'était le mur de la prison, de l'autre côté de la rue. Il éteint soigneusement son mégot et le jette pardessus la rambarde en évitant le toit de son Q7 garé juste en dessous du balcon.

Il hésite, aimerait se rallonger et la regarder dormir, caresser les longs cheveux noirs, la réveiller et lui refaire l'amour malgré son sexe douloureux. Elle l'a épuisé, insatiable et soumise à la fois. Son odeur est encore partout sur lui. Il n'aime pas se laver après, pas tout de suite en tout cas, il attend le tout dernier moment, avant de retourner chez lui.

Il va devoir rentrer, s'il part trop tard, le risque est grand de croiser une connaissance, un voisin, une langue de pute. Préserver l'honneur de sa femme à défaut de son amour, sauver les apparences, trente ans de vie commune, enfants, galères et parloirs partagés. Elle saurait et ne pourrait plus faire semblant de croire à ces nuits de poker. Il sourit, amer, les cartes l'ennuient. Des heures à regarder des mecs essayer de lui mentir, à lui, Félix Codaccioni ! Pour lui piquer le blé qu'il s'échine à gagner. Bluffer, prétendre. La seule vérité, c'est la façon dont tu te comportes le jour où tu vois l'œil noir du canon d'un Glock par le mauvais bout.

Une deuxième cigarette pour se donner du temps, le temps de penser à tous ces possibles, ces autres vies, ces virages ratés, ces croisements qu'il n'a pas vus ou pas voulu prendre. Celui-là, c'est le dernier, il sait qu'il n'y en aura peut-être pas d'autres. Pas d'illusions, elle aime son pouvoir, la peur mêlée de respect qu'elle lit dans les yeux des autres hommes, le désir et la jalousie dans ceux des femmes. Il a besoin de la pure énergie qui naît au fond de son ventre humide et qui remonte dans tout son corps à lui. Il aime sa dévotion craintive et que rien en elle ne lui rappelle son passé. Aucun souvenir, peu

d'avenir, pas de repères, il pourrait très bien avoir trente ans à nouveau, ou vingt... ou quarante.

Il se frotte les yeux, il est fatigué, rien à voir avec les ébats de la nuit, juste usé, vide de devoir sans cesse lutter pour faire tenir son monde en équilibre. Devoir mater tous ces clones de celui qu'il était autrefois. Du feu dans les yeux et dans le ventre, un calibre greffé à la main. Prêts à tout pour se faire une place, arracher leur part du gâteau avec les ongles et les dents. Tuer ou être tué. Mais ils sont encore loin tous ces trous de balle. Encore plus loin, ceux de sa génération qui essaient de prendre le train en marche. Dans sa spécialité on réussit jeune ou jamais. Il a encore de belles années à les faire ramper devant lui. De belles années à profiter de tout ce qu'il a mis à gauche, l'argent des braquages investi là-bas, plein sud, au-delà de l'horizon, dans des casinos bâtis dans des pays pourris où il ne foutra jamais les pieds. Plus de pognon que ses associés ne peuvent lui en piquer, plus qu'il n'en a besoin, plus que sa femme et ses mômes n'arriveront jamais à en dépenser dans les boutiques de luxe du cours Napoléon ou de la Côte d'Azur.

Le deuxième mégot a rejoint le premier sur le parking. Cinq heures trente au cadran de son énorme chrono Audemars en céramique noire. Sans bruit il rentre dans la chambre. Elle est sur le dos maintenant, repue de sexe et de champagne, une jambe sur le drap. Il tend la main vers sa hanche et en suit la courbe sans la toucher, envie de fouailler son sexe. Il hésite une dernière fois, les deux mains sur la ceinture de son jean, puis à regret le reboutonne et rassemble ses vêtements. Une autre fois, peut-être une fois pour toutes... Ne pas rentrer, repartir de zéro, un calibre, un 4 × 4, un monceau de cash, il n'a besoin de rien d'autre.

Le bruit de la douche ne l'a même pas réveillée. Il récupère la clé de sa caisse, posée à côté de la babiole en diamants qu'il vient de lui offrir. Il glisse son Glock .45 au creux de ses reins et recouvre le gros automatique d'un pan de sa chemise froissée. Pas la peine de terroriser un éventuel lève-tôt. Il se penche sur elle et effleure son front du

bout des lèvres. Les mêmes baisers que dans les cheveux de ses enfants, il y a si longtemps, quand il partait bien avant le jour, avant l'heure des perquises et des interpellés pour attendre, planqué dans le maquis, de revenir à la nuit tombée. Aujourd'hui encore il fuit, alors que depuis des lustres les flics n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Il fuit sa propre femme, sa propre indécision et le qu'en-dira-t-on. Il se le promet, c'est la dernière fois, bientôt... la prochaine fois, il restera... peut-être...

Il tire doucement la porte et descend les escaliers sans allumer. Il s'immobilise dans le hall. Trente ans de bonnes habitudes lui ont permis de vivre jusqu'à aujourd'hui. Tapi dans le noir, il scrute le parking. Il a appris les voitures de tous les locataires. Un utilitaire attire son attention, mais celui-là aussi il le connaît. C'est celui du plombier qui habite au troisième. Il déclenche l'ouverture à distance de la porte conducteur du Q7, la clé dans la main gauche, la droite libre de toute entrave pour saisir son arme au cas où... Les semelles de ses chaussures italiennes crissent sur les quelques graviers éparpillés sur le bitume. Le jour se fait, le ciel est d'une pureté parfaite, il se sent bien, il n'a pas envie de rentrer chez lui. Il va s'arrêter sur le front de mer et ouvrir Son bar, les clés sont dans la boîte à gants. Le percolateur haut de gamme, de ceux que sa société place avec beaucoup de persuasion dans toute l'île, est toujours sous pression, consigne expresse à son gérant de paille. Le journal sera coincé sous le rideau de fer. Un expresso parfait, confectionné avec sa réserve personnelle de blue mountain, en attendant les croissants et les baguettes que le commis de Sa boulangerie ne devrait pas tarder à lui livrer. Les petits avantages de la réussite.

Félix Codaccioni s'installe au volant, le V10 tourne déjà, mais quelque chose le gêne, il a du mal à mettre le doigt dessus, quelque chose qu'il a vu. La camionnette du plombier : la porte arrière... légèrement voilée, la serrure... forcée ! Il se contorsionne sur le siège en cuir pour chausser la poignée du Glock. La vitre conducteur explose, une, deux, puis trois décharges de chevrotine le déchirent.

Douleur fulgurante, sang et lambeaux de chair qui éclaboussent le cuir. Tout est rouge, ses poumons se remplissent de sang, il s'étouffe, son bras, qui refuse de lui obéir et qui pend inerte. Si seulement ils lui laissaient une seconde pour riposter, ne pas partir seul, mourir comme un homme. Quatre, cinq, le fusil à pompe est vide. Trop dur, plus la force... à quoi bon ? Une silhouette noire se recule légèrement. Une autre s'avance à droite, une Kalach crache une longue rafale qui hache l'habitable. Un troisième homme s'approche, un Beretta 92 à la main. Il tire encore deux coups dans le visage déjà fracassé. Les tueurs s'éloignent tranquillement, indifférents aux fenêtres qui s'entrouvrent. Les témoins parleront de combinaisons, de cagoules, d'une Mercedes noire qui est entrée sans hâte sur le parking, puis est repartie en direction du centre-ville alors que des flammes s'élevaient d'un utilitaire sur le parking.

Là-haut, au cinquième étage, les bras dorés étreignent l'oreiller de toutes leurs forces, les larmes coulent silencieusement derrière les longs cheveux noirs. Elle ne courra pas à la fenêtre, pas besoin, elle sait...

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

— Vous l’avez fini, *lu giornale* ?

Les deux hommes s’interrompent. Le plus âgé se tourne vers la voix qui les a coupés dans leur conversation. Une vieille tout en noir, comme sa grand-mère, dans le temps au village. Les mêmes intonations chantantes, la même accentuation sur le mot *fini*, dans cette langue qu’enfant, elle ne parlait qu’à l’école. Comme sa grand-mère, elle va commencer par les avis de décès, il l’entend encore : « *E mortu?*... » Elle tend le menton vers le *Corse-matin* coincé sous le casque de Marc-Anto¹ qui, assis à côté de lui, surveille les mouvements sur la place. La vieille dame reprend :

— Vous comprenez, j’attends le car pour le village... c’est pour passer le temps. Quand je suis partie, tôt ce matin, on me l’avait pas encore mené... Je suis venue au docteur...

— Je vous en prie, je l’ai lu déjà..., répond l’homme avec la déférence qu’il montre toujours envers les personnes âgées.

Conflit des marins de la SNCM, menaces de grève du STC, déclarations emphatiques d’élus locaux, photos d’une voiture aux vitres étoilées, des pieds qui dépassent d’un drap : la mort d’un beau mec en première page. Ce pourrait être le journal de la veille, de la

1. Marc-Antoine.

semaine dernière ou prochaine, du lendemain, rien ne change, plus grand-chose n'a de sens.

L'homme aux cheveux noirs pose le journal devant la vieille et se détourne. Il sent qu'une phrase reste accrochée au bord des lèvres minces et bleues. Pour rien au monde il ne voudrait être rude avec elle, mais il sait le risque de la laisser entamer une conversation sans fin, il n'a ni le temps ni l'envie que quelqu'un se souvienne d'eux, ici, ensemble.

Marc-Anto est concentré sur les alentours, comme il le lui a appris. Rien de spécial, le marché se termine et le parking de la mairie sera bientôt rendu aux voitures. Un employé municipal pousse les détritrus d'un jet paresseux, en traînant péniblement un long tuyau de caoutchouc jaune.

Il lève la main, deux cafés-verre serrés. À une autre époque, l'homme ne pouvait plus boire de café nulle part. Il était en cavale dans sa propre île, se cachant de ses propres compagnons. Un CZ chambré à la ceinture, un M16 sur le siège arrière, sous la couverture du chien. Il repense à L'Île-Rousse, l'embuscade, ses deux amis, ses frères d'armes attablés en terrasse, hachés par les balles, achevés à terre par des faux policiers, vrais voyous et vrais clandestins. Lui aussi aurait pu devenir une photo sur une première page, gloire éphémère, petit pavé en caractères gras en pages intérieures. *Santa Lucia de... la famille Federici a la douleur d'annoncer le décès accidentel de François, trop vite arraché à l'affection des siens.* Formule convenue pour : « abattu dans le dos par un ancien frère d'armes, mort comme un clébard, de la merde plein le froc, gueule en bouillie, cervelle répandue dans un caniveau ». Aujourd'hui il ne court plus vraiment de risques mais il n'a jamais perdu les bons réflexes, ceux qui sauvent : toujours surveiller, toujours prévoir un itinéraire de repli, ne jamais faire confiance. Ici, en cas de problème, ce sera la sortie arrière du bar, la venelle entre les cageots et les poubelles, escalier, porte cochère, rue piétonnière, se perdre dans la foule. Le petit le couvrira avec le Glock qu'il dissimule sous le blouson de moto. À en croire les

premières pages de *Corse-matin*, ces derniers temps, la guerre est plutôt du côté des propriétaires de bars. Avec les progrès de la médecine et de la diététique, les cirrhoses sont devenues rares chez le limonadier ; mais ici, dans l'île, on n'a encore rien trouvé contre les vols de chevrotine à basse altitude et le saturnisme foudroyant qui en résulte...

Marc-Anto retire ses lunettes noires, découvrant deux yeux bleus de gosse. La vieille le couve du regard, on a l'impression qu'elle se retient de lui ébouriffer ses boucles brunes, *Che belu zitellu*¹ ! C'est ce qu'elles pensent toutes. Ils boivent en silence, les mots sont précieux. Les rares fois où ils se voient, ils ont besoin de laisser leurs mondes se superposer, s'aligner, avant de parler. C'est François qui reprend le fil de leur conversation :

— Tes parents ?

— Ça va. Ma mère fait semblant de déprimer quand je suis à *Corti* et si je descends la voir, elle ne me parle que d'elle. Mon père, lui...

Il ne finit pas sa phrase. L'homme détourne la conversation.

— T'es venu à moto ?

— Oui, longtemps que j'avais pas roulé, il faisait beau, ça caille un peu à Vizzavona, mais t'as pas encore trop de touristes et tu peux enquiller tranquille.

François sourit, « enquiller tranquille », pour Marc-Anto, ça veut dire terroriser les *pinzuti*² dans leurs voitures de loc, couper tous les virages, faire frotter les cale-pieds du Duke et taper un temps depuis la fac là-haut à *Corti*.

— Tes cours ?

— De plus en plus de branleurs, j'ai l'impression qu'ils s'en caguent complètement de l'histoire de la Corse, je pourrais leur

1. « Quel beau garçon ! »

2. *Pinzuti*, pluriel de *pinzutu*, littéralement : pointu (référence à l'accent). Désigne les continentaux.

réciter l'annuaire. Cet hiver, c'était le ski ; là, on est à quelques semaines des examens et pour eux, c'est option bar et soirées « nique et danse ». Ils picolent et essaient de se taper des nanas quand ils ne sont pas trop bourrés. C'est à peu près leur seul centre d'intérêt avec les bagnoles et les Jet-Ski.

— Et les filles ?

— Pas beaucoup plus motivées. Entre passer un master pour être prof des écoles et devoir partir enseigner sur le continent, ou mettre le grappin sur le fils de... y a bataille dans ce qui leur sert de cerveau. Parfois, j'ai l'impression que les deux seuls mots qu'elles sont capables d'écrire sans faute, c'est la marque de leurs lunettes et celle de leur portable.

— *O Marcu-Antone*, je te sens négatif, là ! Tu es jaloux ? Elles ne s'intéressent pas à toi ?

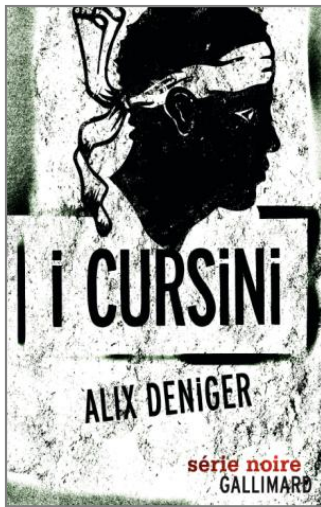
Marc-Anto retient un sourire. À vingt-sept ans, jeune prof de fac spécialisé dans l'histoire insulaire, sportif, cultivé, belle gueule et phrasé musical, ses nuits sont rarement solitaires dans la petite ville perchée au milieu de l'île... au milieu de nulle part. *Corti*, qui ne survit que grâce à cette université arrivée là officiellement parce que Pasquale Paoli y avait installé la sienne en 1765 ; plus probablement car personne à Ajaccio ou Bastia n'avait voulu lâcher le morceau. Une carte, une règle, une poignée d'énarques, et c'est comme ça qu'un bled de six mille habitants est bombardé ville universitaire.

— Et toi, l'Assemblée ?

François soupire et rassemble ses idées.

— Comment tu as dit déjà ? De plus en plus de branleurs. J'ai l'impression qu'ils n'en ont rien à foutre de ce qu'ils racontent. On est à quelques mois des élections et ils passent leur temps à se partager l'île, ou organiser des voyages d'études pour picoler et se taper tranquillement leurs maîtresses. La seule chose qu'ils retiennent de l'Europe, c'est les bagnoles allemandes et le whisky écossais, *mangea merda* ! C'est les mêmes que les tiens avec moins de cheveux et plus de bide.

Stefán Máni, *Noir Karma*
Marek Krajewski, *La mort à Breslau*
Eoin Colfer, *Prise directe*
Caryl Férey, *Mapuche*
Alix Deniger, *I cursini*
Ævar Örn Jósepsson, *Les anges noirs*



I cursini

Alix Deniger

Cette édition électronique du livre
I cursini d'Alix Deniger
a été réalisée le 11 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138081 - Numéro d'édition : 243524).

Code Sodis : N52901 - ISBN : 9782072472572
Numéro d'édition : 243526.